

Interview de Denise Bonal

par Jean-François Perrier

Soirée de remise du Grand Prix de littérature dramatique
Odéon-Théâtre de l'Europe
24 juin 2008

Jean-François Perrier : Alors, première question quand même, pourquoi 1954 ?

Denise Bonal : Et bien écoutez, je n'en sais rien du tout ! Non, j'avais envie de m'occuper d'une période de la France qui s'éloigne un peu de la guerre de 40, qui commence une autre perspective de vie où on a déjà oublié le pain blanc de la libération (qui n'a duré qu'un jour d'ailleurs) et où on commence à aimer le luxe. C'est le début de la grande consommation. Et puis à l'intérieur de tout ça, j'avais envie d'y planter une aiguille un peu acérée qui était justement le début de la guerre d'Algérie. Donc essayer de ramener en cette année 54, à la fois un peu des souvenirs d'hier, des souvenirs de famille heureuse dans une noce, et puis, derrière, le fantôme de l'Algérie sanglante.

Dans un très grand nombre de vos œuvres, très souvent il y a les noces. Pour d'autres auteurs, souvent, ce sont les enterrements, mais vous c'est plutôt les noces !

J'aime autant les noces quand même ! J'aime bien les noces parce que c'est d'abord une façon de réunir des gens de tous les âges. Les enfants dans la turbulence, et puis les parents, les grands-parents. Tout un tableau de l'humanité. Et puis aussi parce que j'ai toujours l'impression, ayant traversé quelques noces (pas la mienne mais les autres) qu'il y a une sorte de frémissement qui s'empare des gens qui sont là. Il y a ce thème de la virginité, qu'elle soit là ou pas là, et qui hante un peu toutes les cervelles. Il se passe toujours des choses un peu bizarres, un peu étranges. Il y a une sorte de luxure qui traverse un peu tout le monde.

Mais, sans vouloir révéler des choses, je pense que tout le monde sait que la pièce parle de l'Algérie. Vous avez un lien assez personnel avec l'Algérie. C'était aussi une volonté de dire ce lien ?

Alors là en général... Attendez... C'est déjà la deuxième fois que vous me faites ce piège ! Dès qu'on parle de l'Algérie, j'ai envie de pleurer ! Oui ! D'abord parce que j'y suis née. Ensuite, quand la guerre d'indépendance est arrivée, j'étais à la fois émue de perdre mon lieu de naissance, et en même temps très heureuse que ça devienne indépendant. Même depuis la fin de la guerre, c'est un thème auquel je pense souvent. D'autant que rien ne s'arrange là bas et qu'il y a toujours du sang qui coule. C'est un pays aujourd'hui martyrisé qui se martyrise. Voilà ! Excusez-moi d'être émue aussi bêtement, mais j'y peux rien ! c'est comme ça !

Un jour, on vous avait posé une question à laquelle vous avez répondu : « je suis née, j'ai pleuré, je suis tombée quelquefois, j'ai aimé, j'ai été, pendant 20 ans, une comédienne de la décentralisation sur les terres labourées de ce pays, à des jeunes gens aussi affamés que je l'avais été, j'ai essayé d'apprendre les règles de ce métier. Je voulais écrire mais les grands auteurs que j'aimais malgré eux me faisaient barrage ! Un jour, ils m'ont laissé passer. Je les en remercie. Ont-ils bien fait, c'est une autre histoire ! » À quel moment vous êtes-vous sentie libérée du poids de ces grands auteurs que vous jouiez ?

Oui, c'est vrai, pendant longtemps, j'avais du mal à imaginer, quand on a la tête remplie de répliques de Claudel, Brecht, ou Racine, qu'on puisse avoir le culot de prendre une feuille blanche le soir en rentrant et se mettre à écrire ! J'avais fait déjà des expériences avant. Des petits bouts de dialogues, comme ça, des petites nouvelles frémissantes, ou bien un peu fantasmagoriques, qui n'avaient pas grand chose à voir avec le théâtre mais qui étaient déjà un peu le limon... Et puis quand 68 est arrivé, j'ai vu que tout le monde écrivait ! (*rires*) On écrivait partout ! Sur les trottoirs, sur les murs, sur les arbres, sur les vêtements. Je me suis dit que si j'écris un peu, en douce, et si c'est moche ça se verra pas ! Ce sera perdu dans la masse ! (*rires*)

Et tout de suite, vous êtes venue à l'écriture dramatique au théâtre, après 68 ?

Oui ! j'ai écrit tout de suite ! Enfin, j'ai récolté des petits bouts de papiers qui étaient dispersés... puis je les ai formés un petit peu... j'ai fait une ratatouille comme ça ! Voilà ! C'était la première pièce qui était jouée au Poche Montparnasse. C'était vraiment un admirable échec ! (*rires*)

Je m'étais trouvé quand même des excuses ! Il faut dire que c'était la canicule de 76 ! Quand j'allais au théâtre voir mes interprètes et mes rares spectateurs, je voyais tous les petits cartons de bières qui s'accumulaient sur les terrasses. Les gens avaient soifs. Ils restaient dehors... Ils avaient bien raison ! Et puis, en plus, Giscard d'Estaing a changé l'heure ! (*rires*) Et alors quand je sortais du théâtre, j'avais l'impression qu'il faisait plus clair que quand j'y étais entrée ! Je ne voyais pas pourquoi les gens allaient au théâtre !

De toutes façons, j'ai eu une directrice, Renée Delmas, qui m'aime beaucoup (enfin je crois), et qui a dit de moi que j'étais un poète ! C'est la première fois qu'on me disait ça ! Je lui suis reconnaissante pour le reste de mes jours et de mes nuits !

Ça avait beau être un échec assez flagrant, j'ai fait une fête, après. On distribuait des cadeaux avec le peu d'argent qu'on avait gagné ! Et puis la directrice a dit : « Écoutez, c'est la première fois que je vois qu'un auteur fait une fête avec un échec ! »

Et donc vous avez continué ?

Euh... Je ne sais pas si j'aurais continué ! La preuve : la pièce n'est même pas publiée. Donc je n'avais pas confiance en elle ! Il n'y avait pas de raisons d'ailleurs ! Mais il y avait un soir un critique, qui s'appelait M. Labadie, qui est venu me trouver et qui m'a simplement dit : « Il faut continuer ! » Alors j'ai un peu continué pour lui puis pour les autres aussi !

Vous avez écrit justement quelque chose d'autre : « J'écris pour les gens qui ne viennent pas au théâtre. ».

Oui ! Parce que dans mon grand trajet (pas grand au point de vue somptueux ! je veux dire long) dans mon long trajet de comédienne, le grand regret qui revient, c'est de voir que c'est toujours les mêmes classes sociales qui viennent au théâtre. J'avais envie d'écrire des pièces simples qu'on comprenne tout de suite. Mais qui parlent un peu des problèmes de tout le monde. En me disant si jamais, un jour, (et c'est arrivé, c'est bien) des gens qui n'appartiennent pas au monde habituel du théâtre, entrent par erreur ou attirés, ou poussés... et ils sont contents et ils rient, voilà j'ai gagné ! C'est pour eux !

Alors vous avez déjà été lauréate du Grand Prix de littérature dramatique. C'est agréable ?

Il y a deux ans ! Oui ! C'est très émouvant ! D'abord il y a le « Grand prix » ! (*rires*) C'est vrai ! ça pourrait être le « prix » ! (*rires*) Et puis, entrer dans la littérature, c'est pas donné à tout le monde quand même !

Je vais vous raconter une histoire : un jour j'ai lu le *Nouvel Observateur* qui consacrait une dizaine de pages environ, sur les biens des écrivains. Il y avait tout le beau monde... D'Ormesson, Houellebecq... enfin, vous voyez bien, toute la grande famille. J'étais contente pour eux, ça avait l'air de très bien marcher ! (*rires*) Et puis, en arrivant à la fin, je me suis dit : Et bien il n'y a pas d'écrivains de théâtre ! Donc on n'est pas des écrivains ! C'est vrai qu'on gagne pas beaucoup !

Au fond, ce prix, il est là pour répondre aux gens qui croient qu'écrire du théâtre, c'est simplement mettre des petits bouts de phrases ensembles et puis essayer de faire rire, et puis chacun va se coucher... Alors, avec ce prix, on entre dans la littérature et ça c'est vraiment formidable.

Merci Denise Bonal !